

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'ARAIGNÉE AMBITIEUSE

FABLE.

A l'angle d'un caveau, tout près du soupirail,
Une araignée avait filé sa case.
Un jour qu'elle admirait son merveilleux travail,
Ce tissu délicat, aérienne gaze
Qu'en ce moment dorait un rayon du soleil :
"Vraiment un chef-d'œuvre pareil,
Dit-elle, n'est pas fait pour de neurer da... l'ombree ;
Il faut que mon talent se produise au grand jour :
J'ai langui trop longtemps dans cette cave sombre ;
Cherchons un plus noble séjour. "

Et ses deux petits yeux, par l'étroite ouverture,
Qui dans le souterrain envoyait un peu d'air ;
Ses yeux, où de Porquell s'allumait un éclair,
Lorgnent un vaste hôtel de moderne structure,
Qui déployait non loin de là,
Les gracieux détails de son architecture.
" Voilà, dit-elle avec transport, voilà
Le digne sanctuaire où la gloire m'appelle ;
O, je dois étaler les produits de mon art,
Et ma gaze légère, et ma fine dentelle !
Délogeons, partons sans retard. "

— Hé ! quelle ambition, ma chère, vous domine,
Lui dit une fourmi : vieille et bonne voisine,
Qui depuis un moment l'écoutait par hasard !
Vous avez sans souci, pendant longues années,
Filé, dans ce manoir, vos humbles destinées ;
Votre mère y vécut et vos frères aussi ;
Vous n'y manquez jamais de vivres, Dieu merci,
Vous goûtez dans ces lieux la paix et l'abondance :
Ici bas que faut-il de plus pour le bonheur ?
Chercher mieux que cela, c'est folie, imprudence
Hélas ! vos rêves de grandeur
A votre vieille amie inspirent des alarmes . . .
La voisine à ces mots verse deux grosses larmes.
— Elle eut pu s'épargner ce soin ;
Car la folle araignée était déjà bien loin,
Arpentait, gravissait, arrivait hors d'haleine,
Se glissait dans l'Hôtel, et répétait tout bas,
— En dégoûdissant ses longs bras,
Que la gloire après tout ne s'acquiert pas sans peine.
Notre araignée alors s'installe sans façon
Sous les lambris dorés d'un superbe salon,
Et va se choisir une place
Au centre rayonnant d'une belle rosace ;
Puis dans le calme de la nuit,
Elle se met à l'œuvre et commence sa toile,
Et sans relâche la poursuit.
La rosace a déjà disparu sous ce voile ;
Mais à peine le soleil luit,
Qu'un armé de longs balais, un frotteur, un vandale,
Un rustre, d'une main brutale,
Fait tomber à ses pieds le chef-d'œuvre immortel
Dont elle avait doté le salon de l'hôtel.
L'ouvrière gémit et grande est sa surprise :
" Bah ! dit-elle bientôt, ce n'est qu'une méprise ;
Ce lourdaud, de mon art n'a pu sentir le prix ;
Recommençons. " Hélas ! l'intrépide fileuse
Dans ses nouveaux essais ne fut pas plus heureuse,
Et vit chaque matin, choir son œuvre incompris.
Enfin, pour comble d'infortune,
Le maître de l'hôtel ordonne à ses valets
De dénicher cette bête importune ;
Et l'un d'eux, l'enlaçant dans ses propres filets,
Et montrant sa victime aux yeux charmés du maître,
La fait sauter par la fenêtre.
Elle tombe expirante, et son œil presque éteint,

Son œil où la douleur se peint,
Cherche, aperçoit de loin le toit qui la vit naître,
Et sous lequel ses jours coulaient si doucement ;
" Rêve fatal ! dit-elle à son dernier moment,
Ambition, toujours de mécomptes suivie,
On l'immole ici-bas le bonheur et la vie. "

F. DE COMMINGES,
Élève de seconde à l'école de Sorèze.

LES COMLOTS TURCS A CONSTANTINOPLÉ.

Le complot turc du mois de Septembre dernier, ce complot dont l'Europe s'est émue, et non sans raison, car il aurait pu changer la face de l'Orient s'il n'eût éclaté dans sa force, n'est point un événement fortuit, extraordinaire, dans l'histoire ottomane. Les Turcs sont coutumiers du fait. N'ayant jamais pu, grâce à l'oppression perpétuelle qui pèse sur eux, exprimer librement leurs opinions en matières gouvernementales ni en d'autres matières, ils ont agi dans l'ombre. C'est là l'essence des pouvoirs despotiques, et celui des sultans est le plus despotique des pouvoirs de la terre. Les padischahs et leurs sujets se prennent réciproquement en haine ; les esclaves conspirent contre les maîtres, et les maîtres contre les esclaves. En 1866, pendant que les janissaires méditaient la perte de Mahmoud II, ce sultan réformateur préparait la ruine des janissaires, dont il fit, comme l'on sait, une immense boucherie sur la place de l'Et-Méidan.

Le parti de l'ojack, qui n'est pas mort, car les parties dont les opinions politiques sont des croyances qui ne meurent pas, voulut prendre sa revanche onze ans après. Nous nous trouvions alors à Constantinople, où nous pûmes recueillir des détails circonstanciés et précis sur ce complot purement turc, comme paraît l'être celui qui vient d'être déjoué. Qu'il nous soit donc permis de reproduire ici ces détails que nous avons consignés ailleurs. Les événements récents de Constantinople leur donneront, ce me semble, un intérêt d'actualité.

Mahmoud II se trouvait à Andrinople le 2 juin 1837 lorsqu'on lui apprit qu'une conspiration turque contre sa vie venait d'être découverte. " Ah ! dit le sultan indigné, je croyais qu'il n'y avait plus de janissaires ! " Vingt-six des conjurés fu-

rent arrêtés à Andrinople même. Vingt d'entre eux eurent la tête tranchée ; six autres furent chargés de fers et conduits à Constantinople. Mis à la torture, ils répondirent qu'ils n'étaient pas des traîtres, mais de bons musulmans, et qu'ils mourraient avec le regret de n'avoir pas assassiné le Padischah, et aussi de n'avoir pas livré aux flammes Péra et Galata, ces deux faubourgs franco d'où leur venait disaient-ils, tout ce qui blessait leurs affections et leurs croyances. On les étrangla. Une foule de musulmans plus ou moins compromis dans la conjuration furent décapités et pendus. Ces sanglantes scènes se passèrent sans bruit, sans trouble dans la capitale. Tout se fit mystérieusement. Le Bosphore seul eût pu apprendre le nombre des victimes jetées dans les flots pendant les nuits de la première moitié du mois de juin 1837.

Des chefs militaires, quelques démas, un ministre même, Pestew-Pacha, qui, en 1833, avait pris une part active au traité de Hunkar-Kélessi, furent soupçonnés de n'avoir pas été étrangers à cette conspiration. Quelques uns de ces personnages disparurent ou ne sait comment. D'autres, parmi lesquels se trouvait Vassat-Effendi, secrétaire particulier du Sultan et gendre de Pestew-pacha fut révoqué de ses fonctions de ministre et exilé à Andrinople, au mois de septembre 1837. D'après le *Moniteur Ottoman* de cette époque, ce dignitaire était accusé " d'avoir abusé de sa position pour entraver, par des manœuvres secrètes, l'effet salutaire des mesures prises par Sa Hautesse pour la régénération et le bonheur du peuple. "

Invité à dîner par Emir pacha, gouverneur d'Andrinople, Pestew s'y rendit sans penser au sort qui l'attendait. A la fin du repas, Emir pacha donna à lire à son hôte un ordre suprême qui demandait sa tête. Après cette lecture qui ne produisit aucune émotion sur la figure du condamné, on lui présenta une tasse de café mêlé de poison. " Que le ciel conserve une heureuse et longue vie à mon sublime maître le Sultan Mahmoud ! dit Pestew d'une voix calme et assuré, en tenant à la main le breuvage mortel. Que Dieu lui donne toujours des servi-

travaux aussi dévoués que moi, ajouta-t-il; Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu d'autre pensée que le bonheur de mon pays!"

(A continuer.)

BAPTISTIN POUJOLAT.

L'ABÉLÉ.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 3 NOVEMBRE 1859.

—Mais tu vois bien que c'est impossible.

—Je ne le vois pas: quand on veut, on peut; et ne sais-tu pas qu'au dire d'un grand homme le mot impossible n'est pas français?

—Je sais fort bien qu'un grand homme a eu la témérité de parler de la sorte, et je sais de plus que ce même homme, car c'en était un, a eu des preuves plus qu'évidentes que tout ne se comporte pas sur la terre au gré d'une faible créature.

—Soit. Il s'agissait pour Napoléon, lorsque cette parole est sortie de sa bouche, de conquérir de vastes empires, tandis qu'il n'est question pour nous que de vaincre un peu d'amour propre et d'abandonner une habitude dans des circonstances où elle choque toutes les personnes bien élevées.

De quoi s'agissait-il donc? C'est la question que je me fis et que vous vous faites sans doute, amis lecteurs, en écoutant cette conversation. La scène se passait à la cour de récréation entre trois de nos confrères, Edouard, Ernest et Alfred, représentants respectifs des trois plus hautes classes du Séminaire. Ma curiosité était excitée; d'ailleurs la discussion se faisait à haute voix: je crus pouvoir prêter l'oreille sans indiscretion; si vous pensez, chers confrères, pouvoir en faire autant, voici la suite de la conversation. La parole est au rhétoricien Alfred s'adressant à Edouard, philosophe sentur.

—Cela peut paraître facile en théorie, mais en pratique ce n'est plus la même chose. Crois-tu, par exemple, que si tu endosses la soutane l'année prochaine, quand bien même tu serais proposé à la garde de ma conduite, j'emploierai avec toi ces manières de parler qui semblent proscrire l'amitié à tout prix? tu peux être bien certain que je te tutoierai toujours.

—Je ne remarque pas aujourd'hui dans tes paroles, mon cher ami, dit le mathématicien Ernest, qui n'avait pas encore parlé, le bon sens qui a coutume de les accompagner; cela vient sans doute de ce que tu n'as pas assez réfléchi sur le sujet qui nous occupe.

—Au contraire j'y ai réfléchi mûrement je conviens même que la coutume qu'ont un grand nombre d'enfants de tutoyer leur père et leur mère est très peu louable, mais je puis dire aussi qu'il est presque impossible de corriger cette coutume une fois enracinée. Je suis moi-même dans la funeste habitude de tutoyer mes parents; vingt fois j'ai entrepris de me corriger, toujours mes efforts ont été inutiles et souvent je me suis vu embarrassé dans de longues périphrases pour ne dire ni tu ni vous.

—Bah! je ne saurais te croire, reprit Edouard, car enfin si tu avais une fois pris une ferme résolution de te corriger, si tu avais une bonne fois lancé fortivement un air de suite, toutes les difficultés auraient bientôt disparu; il est certain, en effet, et j'en ai notre bon ami Edouard, si la Providence moi-même fait plusieurs fois l'expérience permet qu'il soit chargé de veiller sur notre conduite après les vacances, tient le plus difficilement.

D'ailleurs, mon cher, il y a des considérations qui doivent t'emporter sur toutes nos difficultés: Dieu lui-même nous ordonne de porter respect à nos parents, et quand il n'en aurait point fait un commandement formel, la nature seule, ce me semble, devait nous engager à accomplir ce devoir. En effet nos parents ne sont-ils pas les auteurs de nos jours? ne sont-ils pas eux qui, après avoir supporté toutes les fatigues que nous leur avons causées dans notre enfance, font encore pour nous tous les jours les plus grands sacrifices? n'est-ce pas à eux, en un mot, que nous devons tout ce que nous sommes?

Nous ne pouvons pas leur montrer trop de vénération. Or, de toutes les marques de familiarité, le tutoiement est bien celle qui est la plus opposée à ce respect extérieur et intérieur que nous leur devons. L'habitude que nous avons de traiter également les personnes que nous tutoyons d'ordinaire perdra, contre notre volonté, même à l'égard de nos parents, si nous employons les mêmes formes de langage avec eux qu'avec nos camarades. Tiens, Alfred, fais tes réflexions et tu reconnaitras probablement avoir dit à ton père ou à ta mère des choses que tu n'aurais pas dites si tu ne les avais pas tutoyées.

—Peut-être: mais alors, d'après toi, chez les anciens, et en particulier chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, les enfants auraient toujours été dans le cas de manquer de respect à leurs parents, puisque chez ces peuples la forme du pluriel ne s'employait jamais en parlant à une seule personne, quelle qu'elle fût?

—Il est vrai que les langues pourtant si riches d'Homère et de Virgile font défaut en ceci; cependant il nous est bien permis de croire que les enfants prenaient, en parlant à leur père, ou à leur mère, ou à un supérieur quelconque, un ton et des manières qui marquaient tout le respect qu'ils avaient pour eux. Au reste, il n'y avait pas, comme chez nous, de convention dans la langue; or puisque dans le français *vous* est employé pour indiquer le respect, pourquoi ne pas s'en tenir à la règle?

—La raison parle par ta bouche, mon cher Edouard.

—Laisse-moi finir, et je parie qu'avant la fin de la récréation tu auras embrassé mon parti.

—Je suis et j'ai toujours été de ton opinion pour ce qui regarde les parents, et je déplore amèrement le malheur que j'ai de tutoyer un père dont déjà les cheveux blanchissent; je dis seulement que c'est une chose au moins très-difficile que de changer une pareille habitude; cela touche presque à l'impossible. Néanmoins, pour vous montrer ma bonne volonté, je vous promets de pousser l'héroïsme jusqu'à faire un nouvel effort. Êtes-vous contents?

—Oui, dit Edouard.

—Pas encore tout-à-fait, fit le sage Edouard, car tu n'as pas satisfait complètement ce que tu m'as promis. Pour me satisfaire complètement tu n'as fait que me joindre à cette promesse et tu ne m'as pas tenu parole; il est certain, en effet, et j'en ai notre bon ami Edouard, si la Providence moi-même fait plusieurs fois l'expérience permet qu'il soit chargé de veiller sur notre conduite après les vacances.

—Grand merci! dit Edouard en sou-

—Oh! pour cela, non! reprit avec énergie notre républicain Alfred, ne t'en déplaît, mon cher Edouard; car, vois-tu, je ne saurais approuver la coutume qui, par un commandement formel, la nature s'est introduite ici de cesser de tutoyer nos anciens amis pour l'unique raison qu'ils sont devenus nos maîtres. J'ai déjà fait plusieurs sacrifices de ce genre; jusqu'à présent je m'y suis plûte d'assez bonne grâce, parce que la distance qui me séparait de la dernière année de philosophie ne m'avait pas permis de lier des amitiés bien étroites; mais à mesure que j'approche du terme, je sens que la coutume tuelle de plus en plus en chair vive. Or je suis à bout de sacrifices; je m'instruis. Ainsi, mon cher Edouard, prends-en ton parti, mais sois certain qu'en bon ami je te tutoierai l'année prochaine.

—Cependant, reprit Ernest, si tu conviens qu'il est beau et même nécessaire de ne pas tutoyer ses parents, par une conséquence inévitable tu conviendras aussi que nous devons éviter avec le plus grand soin de tutoyer nos maîtres; car, ne nous y trompons pas, les pieux ecclésiastiques à qui nous sommes soumis tiennent la place de nos parents et veillent sur nous avec toute leur sollicitude. Eux aussi sont dignes de notre vénération à plus d'un titre, puisque pendant de longs mois ils se sacrifient tout entiers à nos intérêts; leurs moindres actions tendent à notre bonheur: en un mot, ce sont nos bienfaiteurs les plus dévoués, et tu ne voudrais pas leur témoigner toute ton estime?

—Eh! qui te parle de cela? certes, je les estime beaucoup, et je trouve qu'il pèse sur leurs épaules un bien lourd fardeau; mais ne peut-on pas, tout en les tutoyant, indiquer la considération que l'on a pour eux!

—La chose ne serait pas impossible si tous les hommes et, en particulier, les écoliers étaient des anges, car alors tout irait à merveille et dans une subordination exemplaire. Malheureusement il n'en est pas ainsi; tu connais comme moi la fragilité humaine, et tu ne peux pas plus te promettre à toi-même qu'aux autres une fidélité à toute épreuve dans l'exécution du règlement, si tu n'y es engagé par des motifs plus ou moins puissants. Au nombre de ces motifs est la surveillance de nos maîtres, barrière d'autant plus forte qu'il s'y joint plus de considération personnelle. En tutoyant notre futur *Monsieur* Edouard, tu dimminues donc nécessairement la réserve que produirait en toi sa présence; au contraire, si tu cesses de le tutoyer tu sentiras immédiatement la distance augmenter entre vous deux, sans préjudice, crois-le bien, des affections du cœur.

Supposons maintenant que, par impossible, tu te trouves dans le cas d'avoir besoin de la charitable correction d'Edouard si tu le tutoies, outre que tu le mettras dans

une obligation d'autant plus pénible que vous serez plus familiers, tu seras toi-même peu disposé à recevoir un avis de la part de quelqu'un que tu regardes par toi comme ton égal. Enfin, pour te poursuivre dans les mêmes retranchements, en admettant même que ces considérations ne te soient pas personnellement applicables, reste toujours l'obligation de donner le bon exemple, et de ne pas enlever à ceux qui sont tes sujets à caution, un frein qui leur est nécessaire.

Tu la cloche sonne pour nous faire rentrer à la stalle. A fied hoch la tête comme quelqu'un qui n'a pas grand-chose à répondre, mais qui ne se sent pas encore. Cependant, en suivant nos trois interlocuteurs, j'entendis Alfred dire tout bas à Edouard :

Il y a du vrai dans tout cela; peut-être finira-t-il par me rendre; j'ai le temps de faire mes réflexions d'ici à l'année prochaine.

CHRONIQUE LOCALE.

Plusieurs docteurs de l'Abbeille nous ont manifesté le désir de voir, de temps en temps, dans ses colonnes, une petite chronique locale. Comme nous pensons, confrères, que vous n'aurez aucune objection à une demande aussi flâneuse pour vous, nous entrons en matière sans autre préambule. Nous ajoutons cependant que notre intention était d'attendre encore quelques semaines, pour avoir une plus abondante moisson de faits divers. Mais voilà que notre petite *Abbeille* ouvre nos cartons, et, in liserète à l'excès, nous enlève nos plus belles nouvelles.—Ah! la méchante, si encore elle ne les avait pas publiées!—Tâtons-nous donc de la satisfaire en lui donnant le peu qui nous reste sur nos tablettes.

Le grand événement du jour parmi nous est, sans contredit, le réveil de toutes nos sociétés littéraires. L'Académie Saint-Denis a pris l'initiative dans ce mouvement, comme il convenait à son rang et au degré d'influence qu'elle exerce au milieu de nous. L'élection de ses officiers, a eu lieu il y a plusieurs semaines. Le résultat du scrutin a été publié dans nos colonnes. Lundi dernier, les Académiciens se sont assemblés de nouveau, et ont nommé les membres des comités chargés d'examiner les devoirs envoyés à l'Académie, par les différentes classes de la maison. Voici les noms de ces Messieurs :

Compositions françaises: MM. Cinq-Mars, Methot, Doherty.

Thèmes et vers: MM. L. Lambert, J. O'Brien, P. McKay.

Versions et devoirs français: MM. N. Laiberte, P. Savoie, A. Gosselin.

Les deux autres sociétés littéraires sont, comme on le sait, chez MM. les grands. La société Laval, et à la petite-salle, la société Saint-Louis de Gonzague. C'est cette dernière qui a donné les premières séances cette année. L'élection de ses officiers, qui a lieu tous les trois mois, s'est faite dimanche dernier. En voici le résultat :

MM. Bédard, *Président.*
L. Langis, *Vice-Président.*
Théod. et J. Jobin, *Censeurs.*
H. Duchesnay, *Secrétaire.*

La Société-Laval n'a pas encore commencé ses séances. Nous aurions craint les suites d'un sommeil aussi prolongé, si nous ne connaissions les habitudes de grand séigneur, qu'affecte la plus ancienne de nos sociétés littéraires. Quand, après près de neuf années d'existence, elle considère les discussions utiles et intéressantes, vives et quelquefois opiniâtres, auxquelles ses membres se sont livrés, les tempêtes, voire même les calmes plats qui l'ont assaillie, sans la faire perir, glorieuse, elle peut bien se reposer quatre mois, sur des lauriers déjà vieux. Elle nous permettra cependant d'attendre son grand lever annuel, pour lui présenter nos respectueux hommages.

Quelque empressée que soit notre petite *Abbeille* de vous donner des nouvelles, il ne faut pas conclure qu'elle n'en laisse jamais de côté. C'est ainsi que l'année dernière, elle n'oublie de vous annoncer les changements introduits dans l'enseignement de la physique. MM. les physiciens, au lieu d'apprendre un texte expliqué par le professeur, suivent des cours oraux à l'Université. Nous ajouterons que la même faveur a été accordée cette année à MM. les philosophes, avec la seule différence que les cours qu'ils suivent se donnent au Séminaire. Nous ne vous dirons pas tous les avantages d'un tel mode d'enseignement pour des élèves avancés en classes. Quand il n'y aurait que l'obligation de rédiger les notes prises au cours, ce serait déjà beaucoup; cela permet en effet de recueillir une foule de remarques qui ne se trouvent pas dans les livres, et puis on a satisfaction d'être auteur. — Mais noblesse oblige dit un vieux dicton français et ce n'est pas le moindre de nos soucis; cela donne diablement de l'ouvrage.

Puisque nous sommes à l'Université, permettez-nous de lui consacrer quelques lignes de cette chronique. Le nombre de ceux qui suivent les cours des différentes facultés est de 66, dont 36 internes et 30 externes.

Parmi les internes, 11 ont étudié au Séminaire de Québec; 6 au Collège de St. Anne; 4 au Séminaire de St. Hyacinthe; 4 au Collège Ste. Marie; 3 au Séminaire de Nicolet; 3 au Séminaire de Ste. Thérèse; 3 au Collège Joliette; 1 au Collège de l'Assomption.

Le nombre des internes étudiant l'histoire est 15, la médecine, 20. Un se prépare à l'enseignement. Parmi les externes, 16 étudient le droit et 14 la médecine. Aux derniers examens, MM. Pierre Pelletier, Goulet et Thomas ont été admis à la pratique de la médecine.

Notre tâche est remplie; nous serions tenté cependant (tant nous craignons d'être volé) de lire dans l'avenir pour vous annoncer immédiatement d'autres nouvelles que nous prévoyons... mais, réflexion faite, nous aimons mieux courir notre chance.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Enfin, voilà la paix signée, le congrès européen résolu et annoncé. C'est le 17 octobre que la France et l'Autriche se sont entendues définitivement. On ne sait pas quelle ville européenne aura l'honneur

de voir siéger le congrès. Les uns disent Bruxelles; d'autres d'autres, le cabinet de Vienne aurait proposé Paris. La France, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre, l'Espagne, la Prusse, la Sardaigne seraient appelées à prendre part au congrès. L'Angleterre, parait-il, ne consent à siéger que si l'on décrète d'avance la liberté italienne. Pauvre Italie! comme elle doit sympathiser avec la généreuse Angleterre, qui cultive ses propres enfants, ses milliers d'ouvriers, victimes de l'air empoisonné des mines et des manufactures, pour voler au secours des paisibles habitants de la Romagne et des provinces lombarde!!!

Le Saint Père devait avoir une entrevue avec le roi de Naples. Les nombreux témoignages de respect, de vénération et de filiale soumission qu'il reçoit du clergé français et espagnol, doivent le consoler de l'ingratitude de ses sujets de la Romagne, et de l'indifférence coupable des puissances européennes. L'*Univers* a publié un article remarquable sur les affaires de l'extrême Asie, dans lequel il dénonce les projets ambitieux de la Russie, qui aurait été la seule cause du dernier échec des flottes franco-anglaises à l'embouchure du Pého. Cet article, de la plume de M. L. Veullot, flagelle impitoyablement la coupable condescendance des gouvernements, celui de la France en particulier, pour les doctrines révolutionnaires. Cette franchise, noble certainement, un peu violente peut-être, a valu à son auteur un avertissement de la part du gouvernement impérial.

Le Prince de Galles a commencé ses études collégiales à Oxford.

DÉCÈS.

Décédé, lundi dernier, au faubourg St. Jean, à l'âge de 78 ans, Sieur André Olivier De Villers. Ce vertueux chrétien a souffert avec résignation les douleurs d'une longue et cruelle maladie, s'occupant jusqu'à la fin à soulager les pauvres auxquels il consacrait la plus grande partie de son revenu. Ses funérailles ont eu lieu ce matin à l'Église de Sainte Foye.

Correspondance.

Nous regrettons de n'avoir pas été mieux inspirés dans le choix de la pièce de vers que nous avons mise en tête de notre second numéro de cette année. Nous reproduisons aujourd'hui la critique qu'en a faite un aimable poète que vous connaissez tous, et dont l'*Abbeille* garde le souvenir avec orgueil. Nous avons en même temps le plaisir d'annoncer que nous venons de recevoir du même correspondant une note historique sur la Baie St. Paul dont nous commencerons la publication au prochain numéro. Nous ne doutons pas que ce travail ne soit bien goûté du lecteur; car il est d'une plume qui possède depuis long-temps le secret d'intéresser.

Mr. le Rédacteur,

En lisant le 2 No. de l'*Abbeille*, j'ai eu de drôles idées sur le compte de notre ami, Jean Reboul. Je trouvais qu'il avait des pensées tout-à-fait claires-obscurcs sur ce que j'appelle une âme d'un savant. Même, il faut bien le dire, j'ai trouvé qu'il avait le

grand défaut de plusieurs poètes de nos jours, de ne pas savoir ce qu'il voulait dire tant il s'y prenait poétiquement pour dire des choses qui n'étaient pas poétiques.

Je pense bien que vous allez me blâmer fortement de n'être pas à la hauteur de mon siècle; que vous allez dire que je ne suis pas poète, que je n'ai pas même un commencement de dispositions pour la poésie, puisque je ne sais pas estimer l'ami Jean Reboul, etc.

Tout cela est joliment vrai peut-être pour le passé: mais l'avenir promet beaucoup; car la poésie de Jean Reboul m'a mis en veine tout-à-coup, contre toutes mes habitudes et, à mon grand étonnement, je me suis surpris rimant des vers qui ne rimaient pas trop mal, et qui de plus voulaient dire quelque chose que je comprenais. Je me disais donc:

Jean Reboul a de l'esprit,
Chacun le répète à l'envie;
Mais depuis son dernier écrit,
Je jure qu'on le calomnie!

encore:

Jean Reboul, cher lecteur, a-t-il beaucoup d'esprit?
Sans peine, je le crois; c'est dit dans son écrit!
Mais il est si caché cet esprit de poète;
Qu'avant de le trouver, j'en jure sur ma tête,
Nous mourrons tous les deux!

aussi:

Jean Reboul a-t-il du jugement?
On pouvait le penser; même on devait le dire,
Car sur de grands sujets, il s'est mis à écrire...
Mais pour croire autrement,
Il suffira de lire
"Son âme d'un savant."

En terminant, Mr. le rédacteur, je vous dirai qu'il me vient une pensée qui peut servir de pendant à celle d'un malin que vous connaissez bien. C'est que si tous les fous ne sont pas poètes, il y a bien des poètes, qui sont fous. Et, bien entendu que je ne veux pas passer pour poète, pour le quart d'heure, malgré cette belle poésie à la Jean Reboul. C. T.

M. Cromwell Varley, employé supérieur de l'*Electro-international company*, à Lothbury, Londres, nous envoie divers documents, plus propres que tous les discours imaginables à donner une idée de ce qu'est aujourd'hui la télégraphie électrique, dans laquelle, lorsqu'elle nous est apparue, un de nos savants physiiciens les plus renommés ne voulait voir qu'un éternel jouet d'enfants.

Le premier document est une conversation directe entre Londres et Odessa, à travers 1200 lieues de conducteurs. La route suivie a été de Londres à La Haye par le conducteur sous marin, de La Haye à Berlin, Riga, Saint-Petersbourg, Moscou, Odessa. Entre dix et onze heures du matin, la correspondance s'est engagée d'abord entre Londres et Saint-Petersbourg; Lothbury a interrogé Saint-Petersbourg qui a répondu.

Ici Saint-Petersbourg. Qui est là? — Ici Londres. Son Excellence le général Guerhardt directeur des lignes télégraphiques impériales de Russie, est ici; nous désirons, s'il est possible, correspondre avec Odessa. Je vous en prie, pouvez-vous me donner Odessa? — Je vais faire appel immédiatement à Odessa, et mettre en communication, attendez. La ligne est prête ici; appelez Odessa, un instant; attendez.— Appelez Odessa.—Après quelques instants Odessa répond: Ici Odessa.— Ici Londres, qui est là? — Ici Odessa, qui est là? — Ici Londres. Soyez assez bon pour me dire quelle heure il est chez vous.— Les conversations sont défendues; des dépêches, si vous en avez.— Le général Guerhardt, directeur des télégraphes russes impériaux, est ici. Dites-nous si vous êtes Odessa.— Oui, pour vous servir.— Il est ici dix heures vingt-cinq minutes avant midi; dites-nous, je vous en prie, quelle heure il est chez vous? — Douze heures vingt-quatre minutes après midi.— Je vous en prie, n'y a-t-il à Odessa rien de neuf; ou ne pouvez-vous tenir la ligne ouverte plus longtemps? — Rien de neuf; maintenant la communication sera établie avec Varsovie. Peut-être que Galatz ou Simferopol sont libres.— Galatz est occupé; Simferopol donnera Nicolaief; faites-lui appel.— Ici Hacketaal. Dites-moi, je vous prie, votre nom.— Ici Michelson. C'est-ici pour la première fois que Londres est en communication directe avec Odessa.— Les conversations sont défendues, excepté lorsqu'elles sont faites par les chefs le désirent, et qu'on nous fait un devoir de répondre.

Ainsi a fini la correspondance. La transmission s'est faite avec la vitesse de cinq à six mots par minute.

Le second document est une longue bande de papier sur laquelle est écrite en caractères Morse une correspondance établie tour à tour entre Londres et Cologne, Londres et Francfort-sur-le-Mein, à l'appel de Cologne; Londres Augsbourg: à l'appel de Francfort; Londres et Bragançe, à l'appel d'Augsbourg; Londres et Inspruck, à l'appel de Bragançe; Londres et Vérone, l'appel d'Inspruck.

On allait aller jusqu'à Rome lorsque Francfort a été obligé de se mettre en communication avec Cologne.

Le troisième document est une bande sur laquelle est écrite une correspondance directe entre Londres et Saint-Petersbourg, en date du 5 Août, dans la matinée.— *Cosmos*.

Il arrive souvent, dit l'*Ami des Sciences*, que les races animales, lorsqu'elles ont été longtemps expatriées, finissent par

se détériorer au point qu'on est obligé de les régénérer. Aujourd'hui, l'âne, en France, n'est plus qu'une bête lourde et disgracieuse, tandis que dans les contrées arabiques, dont il est originaire, c'est un animal fringant, élégant, coquet. Il est même regardé, dans ces pays, comme meilleur coursier que le cheval. Dans une note adressée à la société zoologique, M. d'Abbadie raconte qu'en 1839, Ibrahim pacha fit le trajet de Moka à Hodeyda, sur un baudet de l'Oman, et que cette course fut accomplie en vingt-quatre heures, en laissant bien loin derrière les cavaliers de l'escorte, dont les chevaux expirèrent de fatigue. Quant au baudet, le lendemain, il piaffait, brayait et semblait disposé à recommencer.

La société française d'acclimatation s'occupe en ce moment de faire pour ce modeste serviteur, afin d'en régénérer l'espèce, ce que l'on a fait maintes fois pour l'espèce chevaline.

— On écrit de Stockholm:

Vous savez qu'à la mort de nos rois nous prenons tous le deuil, mais vous ignorez sans doute sous quelle forme originale. Les femmes sont vêtues de noir et portent une large pélerine blanche, ce qui les fait ressembler aux postulantes de certaines congrégations religieuses de France. Les hommes portent avec le pantalon noir, un habit noir dont les parements sont recouverts de crêpe blanc; ils portent en outre, attaché à une cravate blanche, un long rabat blanc plissé comme celui des magistrats français en costume de palais. Figurez-vous toute une population dans un tel appareil; quoi de plus lugubre, de plus monotone, mais aussi, quoi de plus imposant!

Aujourd'hui le deuil continue et il continuera encore, officiellement du moins, jusqu'à l'expiration du sixième mois après la mort du Roi. Cependant, à dater du troisième mois, on quitte le grand deuil pour le deuil simple, lequel se porte comme partout. C'est assez vous dire que la cour et le pays ne reprendront leur physionomie normale qu'en janvier prochain, le décès du Roi Oscar ayant eu lieu le 8 juillet dernier.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse M. A. Thérien.
A l'Assomption M. H. C. W. Laurier.
A la Petite-Salle M. W. Couture.
Chez les Externes . . . MM. { P. Doherty.
 { Chs. Baillargeon.

A. LEPAGE, Gérant.